42
no.40

SATIRE
SVR LE GRAND
ADIEV
DES NIEPCES
DE
MAZARIN
A LA FRANCE

AVEC VNE PLAISANTE DESCRIPTION
de leurs entrepriſes.

EN VERS BVRLESQVES.

A PARIS,
Chez CLAVDE MORLOT, ruë de la Bucherie,
aux Vieilles Eſtuues.

M. DC. XLIX.
AVEC PERMISSION.

SATIRE

SUR LE GENRE

ADIEV

DES NIAISES

DE

MAZARIN

A LA FRANCE.

AVEC UNE PLAISANTE DESCRIPTION

de tous ses partisans.

A PARIS

Chez CLAVDE MORLOT, ruë [illegible]

au Palais.

M. DC. XLIX.

AVEC PERMISSION.

SATIRE SVR LE GRAND ADIEV des Niepces de Mazarin à la France.

Auec vne plaisante description de leurs entrepriſes.

En vers Burleſques.

CEs deux Nymphes ſœurs de Medeuſe,
Auecque leur gorge eſcumeuſe,
Faiſoient reproche au bon Deſtin,
Qui ne ſe leuoit pas matin,
A deſſein de leur rendre hommage,
Et de leur donner du courage;
Elles ont les yeux d'vn Hibou,
L'eſcorce blanche comme vn chou,
Les ſourcis d'vne ame damnée,
Et le tein d'vne cheminée;
Iamais leur oncle Mazarin,
N'a mieux remply leur magazin,
Que lors que les prenans pour ources,
Il leur a deſploye ſes bources;
Belles Nymphes ne pleurez plus,
Tous vos regrets ſont ſuperfluz,
Il faut que vous quittiez la France,
Encor plus viſte qu'on ne pance;
Monſieur le Prince de Condé,
Se reſpent d'auoir ſecondé
Voſtre trop iniuſte entrepriſe,
Auecque les Princes de Guiſe,
Qui tous eſtant de bon accord,
Vous hayſſent plus que la mort;
Ceſſez vos ſanglots & vos larmes,
Et de faire tant de vacarmes,

Ne vous en prenez pas au Ciel,
Si vous deuez boire du fiel,
Voſtre Oncle par ſon inſolance,
Vous cauſe cette penitence,
On dit par vn commun diſcours,
Que vous appellez à ſecours,
Pluton, Caron & la diſcorde,
De vray vous merites la corde,
Vous deuriez remercier Dieu,
De ſortir ſauuez de ce lieu,
A cauſe de voſtre ſuperbe,
Il vous faut aller manger l'herbe,
Dans voſtre barbare pays,
Où tout le monde vous hays;
En vain ſont toutes vos paroles,
L'on ſe mocque de vos piſtoles,
De vos pleurs & de vos ſouſpirs,
Et de vos iniques deſirs,
Vous vouliez eſpouſer des Princes,
Vos conditions ſont trop minces,
Cela retourne à voſtre dan,
Vous merités quelque Pedan,
Ou quelque valet d'Eſcurie,
Ie vous le dis ſans raillerie,
Ou bien quelque homme de meſtier,
Vn Ramoneur ou Saueſtier,
Car vn honneſte homme ſe mocque
Lors que voſtre Oncle le prouocque,
A ſe marier auec vous,
Les François ne ſont pas de vous,
Alors qu'ils recherchent des filles,
Ils conſiderent les familles,
Certainement nous ſçauons bien,
Que la voſtre ne valut rien,
Et que vous ſortez de la lie,
Des gueux & meſquins d'Italie,

Et que vostre pere desert,
A bien porté le bonnet vert,
Quittes de former vn deluge,
De vos pleurs, vn autre refuge;
Ie desire vous conseiller,
Que vostre Oncle soit bouteillier,
Et que vous vandiez d'eau de vie,
Mais vous n'en auez pas enuie,
Ie sçay que vostre ambition,
Qui n'a point de discretion,
Vous porte à faire la poursuite,
D'estre au rang des Dames delite:
Mais pour vostre punition,
Vous aurez cette affliction,
Que de quitter leur compagnie,
N'entrez pas dans vne manie,
Plustost quittez le desespoir,
Si vous ne desirez de cheoir,
Et de donner du né par terre,
Qui se rompra comme du verre,
Finissez vos pleurs & vos cris,
Vous n'entrerez plus dans Paris,
Ie suis contraint de vous le dire,
Ainsi le peuple le desire,
Tous vos sanglots sont superflus,
Iamais vous ny retournerez plus,
N'en deschirez pas vostre teste,
Mais chacune de vous soit preste,
De faire bien-tost du chemin,
Car i'ay leu dans le parchemin,
Que Mazarin, & ses deux niepces,
Ne nous feront plus d'autres pieces,
Car si le pain dedans Paris,
A esté dans vn tres-grand prix,
Grand mercy vous soit Damoiselles,
Vous estes cause des querelles,

Qui ſont encore parmy nous,
Vous voudriez que comme des loups,
Nous fuſſions touſiours en diuorce,
Nous voulons garder noſtre force,
Pour aller punir les Anglois,
Vous ſçauez bien comme ie croy,
Qu'ils ont fait mourir leur Monarque,
Nous ſerions deſia dans la barque,
Mais l'on attend voſtre depart,
C'a donc mettez triſteſſe à part,
Et le deſeſpoir qui vous tuë,
Vous ne verrez plus dans la ruë,
Les François courrir apres vous,
Ils ſe mocquent de vos yeux doux,
Puis qu'il vous faut plier bagage,
Appreſtez tout voſtre equipage,
Ne pretendez pas par vos pleurs,
Ny par l'excez de vos douleurs,
Que noſtre Parlement Auguſte,
Change voſtre Sentence iuſte,
Vous deuez prendre des bourdons,
Pour aller gagner les Pardons,
A Rome en ce temps de Careſme,
Rend-t'elle voſtre face bleſme,
Tout de bon ie ne le croi pas,
Sans doute qu'en tous vos repas,
Vous mangez de la chere friande,
Car voſtre Oncle vous le commande,
Afin de garder le beau tein,
Que vous auez pour vn Lutin,
Ou pour quelque vendeur de Beaume,
Mais qu'il ſoit hors de ce Royaume,
Lors que le peuple Pariſien,
Sçaura que vous vous portez bien,
Dans le lieu de voſtre Patrie,
Il croira que c'eſt manterie,

Parce qu'il ſçait que les chapons,
Ny ſont pas ſi gras ny ſi bons,
Que ceux qu'on nourrit à Gonneſſe:
Mais alors la delicateſſe,
Ne tiendra pas voſtre goſier,
Qui pliera comme vn oſier,
Ou pluſtoſt comme l'eſcarcelle,
De quelque Muletier fidelle:
Allez donc manger vos oignons,
Pour vous degreſſer les rognons,
Et faites-en de la meneſtre,
Pluſtoſt pour vn demy ſemeſtre,
Cependant que dans nos maiſons,
Selon l'ordre de nos ſaiſons,
Nous aurons poulets & becaſſes,
Perdrix, faiſants, gelines, graſſes,
Le peuple Pariſien alors,
Traiſtera comme il faut ſon corps;
Puiſque tout blanc eſt voſtre linge,
Il faut qu'en monnoye de cinge,
Vous contentiez les Partiſans,
Et tous ruineur des Païſans,
Quoy que tardez-vous dauantage,
N'entendez-vous pas mon langage,
Ha! ſans me faire plus parler,
Vous deuez bien vous en aller,
Adieu lampes de Synagogues,
Eſcarcelles des Pedagogues,
Vieilles mules de Muletiers,
Retirez-vous de nos quartiers,
Adieu donc puante viperes,
Le ſeul ſuiet de nos miſeres,
Et la ſource de nos malheurs,
Retirez-vous doncques ailleurs,
Laiſſez en repos cét Empire,
Nous n'auons eu que trop du pire,

Depuis que vous estes icy,
Nous voulons viure sans soucy,
A l'aduenir dans cette ville,
Maintenant de ioye sterille,
Mais nous esperons que la Cour,
Y viendra faire son seiour,
Lors nous serons pleins d'allegresses,
Si nous parlons de nos detresses,
Ce sera dans les logis,
Apres de vostre Oncle Maugis,
Quand nous serons trop souls de boire
Nous en entreprendrons l'histoire,
L'vn dira qu'il est vn ableur,
L'autre l'appellera voleur,
On croira que l'art de Magie,
Fait qu'il hayt la Theologie,
Et qu'il a pillé nos tresors,
Pour mettre à laisse vos deux corps,
C'est pourquoy ce riche belitre,
Pour vous acquerir vn grand tiltre,
Faisoit la guerre à nostre honneur,
Et desroboit nostre bon-heur,
L'vne de vous sert de Pandore,
A ce Monstre qui nous deuore;
L'autre est Proserpine sa sœur,
Plaine de fiel & sans douceur,
Adieu Pandore & Proserpine,
Pour emiter nostre ruine,
Nous vous donnons vos deux congez,
A quoy nous sommes obligez,
Pour le plus grand bien de la France,
Et pour punir vostre insolence.

FIN.